

# Deux documentaires suisses pour la route vers de nouvelles aventures

La plupart des dix-neuf films que j'ai découverts lors des 49<sup>èmes</sup> Journées soleuroises (du 23 au 30 janvier 2014) mériteraient une chronique détaillée. Ne disposant que d'une page, je me circonscris à deux créations. Quoique d'un optimisme nettement plus modéré que mes opinions politiques, je formule le vœu que mes traits de plume ne se soldent pas par un assourdissant clap de fin... Rendez-vous très bientôt sur [le site d'A Contre Courant](#) ! Dérogeant, pour une fois, à mes habitudes, je respecte la «résolution» adoptée pour ce numéro (voir le texte sur les «[origines d'ACC](#)») et n'appose pas mon nom au bas de ce texte. Sa thématique facilite l'identification, non ?...

## «La barque n'est pas pleine»

Pas sûr que nous apprenions avant longtemps toute la vérité sur les attentats perpétrés, le «*nine eleven*», contre les tours jumelles du World Trade Center à Manhattan et le Pentagone à Washington. En revanche, aucun doute ne subsiste à propos des tragiques événements au Chili, vingt-huit ans auparavant, jour pour jour.

Le mardi 11 septembre 1973, à Santiago, des tanks assiégèrent le palais de la Moneda bombardé par des avions de combat Hawker Hunter fabriqués outre Manche. Juste avant l'assaut final, Salvador Allende, qui avait été élu démocratiquement, le 4 septembre 1970, sous la bannière de l'Unidad Popular, se suicida avec un fusil automatique AK-47 que lui avait offert Fidel Castro. Le «*golpe*» du général Augusto Pinochet marqua le début de seize années et demi de tyrannie.

En sus de la CIA, plusieurs trusts comme le géant des télécommunications ITT<sup>(1)</sup>, qui diversifia son secteur d'activités, Anaconda et Kennecott, firmes spécialisées dans l'exploitation de mines de cuivre, ou Nestlé, concoururent à la stratégie de déstabilisation fomentée par Henry Kissinger, conseiller à la Sécurité nationale, puis secrétaire d'État, auprès de Richard Nixon. Jacques Pilet, reporter pour le quotidien lausannois «*24 heures*», révéla que Charles Masset, l'ambassadeur de Suisse, sabla le champagne avec ses collègues, le soir de ce funeste mardi. Kurt Furgler, Conseiller fédéral démocrate-chrétien à la tête du Département de justice et police, affirma, le 5 novembre 1973, que «*la barque n'est pas pleine*», tout en indiquant qu'il n'accueillerait pas plus de deux cents personnes fuyant la dictature. Sous la pression du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés et d'une partie de l'opinion, le gouvernement porta le quota à deux cent cinquante-huit. Il s'agissait essentiellement de femmes et d'hommes qui avaient précédemment obtenu l'asile dans la patrie de Pablo Neruda.

Alternant interviews, images d'archives et gros plans sur des coupures de presse, Daniel Wyss dépeint le climat de l'époque (la guerre froide, la méfiance envers des étrangers catalogués à «*gauche*»...) et insiste sur les élans de générosité concrète en faveur des persécuté(-e)s. En décembre 1973, de jeunes Bâlois fondèrent aux côtés de l'abbé Cornelius Koch l'Action Places gratuites. L'appel «*cinq réfugiés chiliens dans chaque paroisse*» connut un succès tel qu'en l'espace d'une semaine trois mille places se libérèrent. Mais les autorités, qui avaient applaudi au changement de régime au pied de la Cordillère des Andes, demeurèrent inflexibles. Le 23 février 1974, quelques heures après l'arrivée à l'aéroport de Genève-Cointrin des cinq premiers bénéficiaires de l'initiative citoyenne, le Conseil fédéral imposa l'obligation du visa. Quiconque participa à l'installation de migrants sans autorisation de séjour encourait six mois de prison et une amende de dix mille francs. Le Tessinois Paolo Bernasconi, alors procureur et membre du mouvement, estima que ce «*délit*» avait été perpétré en vertu d'un idéal, d'un motif humanitaire élevé. Nonobstant les embûches administratives, environ trois mille cinq cents Chiliens(-ne)s entamèrent une nouvelle existence en Suisse durant les décennies 70 et 80.

1) Impliqué dans le renversement au Brésil, le 31 mars 1964, du président João Belchior Marques Goulart (Parti travailliste) par le maréchal Humberto de Alencar Castelo Branco.

## «L'expérience Blocher»

Le dimanche 9 février 2014, le peuple helvétique a approuvé à 50,3% l'initiative «*contre l'immigration de masse*». À l'origine de cette votation, la Schweizerische Volkspartei, le Parti suisse du peuple, que les francophones désignent par «*l'Union démocratique du centre*». Sa figure emblématique : le milliardaire Christoph Blocher, qui polarise comme aucun autre leader autochtone. Seul contre presque tous, il avait mené la croisade contre l'adhésion de son pays à l'Espace économique européen.

Le 6 décembre 1992, 50,3% (parallèle frappant) de ses compatriotes lui avaient donné raison. S'imposant quasiment un numéro d'équilibriste, Jean-Stéphane Bron<sup>(1)</sup> a tenté, avec son long métrage de cent minutes «*L'expérience Blocher*», de tracer, sans manichéisme outrancier, mais sans jouer au candide, le portrait et le parcours d'un individu dont il ne partage «*ni les idées, ni les méthodes, ni les convictions*». La dualité fascination/répulsion l'a-t-il titillé, au moment de s'atteler à son projet ou au fil du continuum narratif ?... Fidèle au précepte de Confucius «*une image vaut mille mots*», le réalisateur lausannois délivre quelques messages subliminaux, par exemple les impétueuses chutes du Rhin à Schaffhausen, métaphore visant la force du SVP, première formation politique de la Confédération, tout en renvoyant à l'enfance, en ces parages, à Laufen, du septième enfant d'un pasteur intégriste chassé de sa chaire.

Le cinéaste, invisible à l'écran, ne mégote pas, pour fixer la distance, sur les commentaires off, s'adressant par ce biais à l'interlocuteur dont il ne sollicite évidemment pas de réponse. De nombreuses séquences ont pour cadre l'habitable de l'Audi A 8 avec chauffeur. «*Embedded*», Jean-Stéphane Bron, suffisamment réputé pour ne pas rebuter son adversaire, «*soixante-huitard de l'autre bord*», fait face à son objet/sujet affalé sur la banquette arrière de la berline, flanqué de son épouse Silvia. Nous zieutons même cette dernière au lit, en chemise de nuit (ouf !), un livre à la main, dans la suite 220 de l'hôtel cinq étoiles Bellevue Palace à Berne.

Christoph Blocher, industriel combinard profitant à fond de la mondialisation, tribun ultraréactionnaire au nationalisme kitsch, xénophobe polyglotte, affairiste roué, riche collectionneur de tableaux, a laissé le maître d'œuvre pénétrer dans des pans d'intimité (ce qui donne lieu à quelques poses involontairement grotesques!). Plutôt jovial et avenant, le député a ouvert sans chichi les portes de sa somptueuse villa avec piscine en terrasse et jardin de Herrliberg, sur les hauteurs du lac de Zurich. C'est ainsi que ces bipèdes-là vivent !...

1) Cf. mon long papier afférent aux 33<sup>èmes</sup> Journées de Soleure dans ACC de mars 1998.